

« Dans la lumière de Claude Chaussard »
Extrait de *Le visible et l'imprévisible*, Éditions L'Harmattan 2006
Maurice Benhamou
Traduction: Helge Dascher
Fr/An

L'œuvre si subtile et par certains côtés, si radicale de Claude Chaussard n'est pas de celles qui s'affichent mais de celles qui s'effacent. Le sensible y joue souvent à la limite du visible.

La pointe d'argent que le peintre utilise au lieu de graphite touche le papier des "éventails" blancs d'une ligne indistincte et silencieuse qui apparaît et disparaît selon la lumière.

Même quand l'effacement ne concerne pas le visible, il s'applique toujours au peintre lui-même. Ainsi ces papiers qui ne portent qu'une ligne horizontale bleue soit dans la partie basse d'une surface carrée blanche soit sur le bord même de sa limite inférieure. Nulle trace de la main. Cette ligne n'est pas "tracée". Elle est claquée au cordeau de carrier. Projetée comme au tir à l'arc. Poudre sèche de bleu charron qui persiste à claquer. Qui n'entre dans aucun rapport chromatique, c'est à dire dans aucun récit. Ce bleu intransitif, intransigeant, ne dit rien. Il se met à être. Et, par là, se temporalise.

L'on trouve au début des années 90 des œuvres d'un format tel (10 x 250 cm) que l'on ne peut les envisager que dans la diachronie. Le regard suit alors lentement, sur le papier marouflé sur métal, une unique ligne dans ses élans et ses effleurements.

Certains autres travaux utilisent des fragments d'écorces de très vieux hêtres, frênes ou acajous en fines lamelles comme exfoliées. Les traces de vaisseaux ligneux y sont lisibles, ornements plus ou moins épaissis par l'âge, différents selon les essences. Moins encore que les formes, les couleurs ne doivent à l'artifice c'est à dire à l'arbitraire. Elles doivent d'abord à l'effet chimique des concentrations de lumière et au rôle toujours actif de la durée.

La temporalité constitue en fait l'élément essentiel de cette œuvre plastique paradoxale. Durée peinte. Figuration de l'infigurable quatrième dimension que serait le temps.

Il y a une grammaire particulière à ce travail. Toutes les formes s'y plient à un emploi inchoatif. Tout y est toujours "en train de". De s'effacer, de se modifier, de se développer, de durer. Il est donc vivant, et non pas dans un sens métaphorique. C'est pourquoi la brièveté extrême de ce qui s'y exprime échappe à tout minimalisme et à tout ce que ce terme porte de formalisme et de raideur.

Toujours avec la même économie, la même radicalité non ostentatoire, cette recherche se développe en séries. "Ostinato rigore". C'était aussi la devise de Léonard. Mais elle aurait pu être celle de Cézanne ou de Malévitch.

Formats modestes (50 x 50 cm). L'épaisseur des châssis confère aux toiles un caractère sculptural neutre. Un mélange blanc mat d'acrylique et de vinyle couvre sans trace de brosse la surface et les chants.

Le centre de la toile a, auparavant, été peint d'un carré d'huile dépigmentée. Lorsque la couche blanche passe sur ce carré préparé, elle patine crée des formes imprévisibles entre lesquelles l'huile crue, la matière organique non stabilisée, d'une extrême sensibilité à la lumière, jaunit ou pâlit selon son exposition et la durée de cette exposition.

Et cette vie de l'huile rend saisissantes les formes blanches qui ont pu s'incruster. Le rapport entre les deux matières procure, de façon jamais éprouvée auparavant, l'émotion de sentir l'haleine même de la peinture.

Ce sentiment que nous est révélé, au-delà de la blancheur impersonnelle du blanc mat, quelque chose de l'intimité la plus secrète de l'œuvre s'intensifie encore avec la série la plus récente intitulée "Lettres des Anges". Toujours des formats carrés mais d'un papier souple, très blanc, semblable à ce que l'on appelle du "non-tissé". L'huile répartie par légères macules, soit groupées, soit envahissant le champ, semble venir non de la surface, mais du filigrane du papier. Elle "saigne" secrètement. Durablement. Elle confère une transparence à l'opacité du monde. Transparence précaire qui s'efface selon nos mouvements devant l'œuvre. Mais qui nous envahit soudain si profondément que nous perdons pied en nous-mêmes.

Quel sera le prochain événement de cette quête portée à chaque série un peu plus loin ?

By the light of Claude Chaussard

Claude Chaussard's very subtle and in some respects very radical work is not loudly assertive, but rather self-effacing. It harbours a sensitivity that often plays on the farthest limits of the visible.

The silverpoint which the painter uses instead of graphite touches the prepared paper with an indistinct and silent line that appears and disappears, depending on the light.

Even when the notion of effacement does not concern the visible, it always applies to the painter himself. Consider the sheets of paper bearing only a horizontal blue line, either in the lower section of a square white surface or on the bottom edge itself. No trace of a hand. The line is not "drawn". It has been snapped with a chalk line. Projected, as though from a bow string. Dry charron blue powder that continues to resonate. That engages no chromatic relationship, no narrative. This intransitive, intransigent blue says nothing. It simply sets out to be. And, in so doing, it enters the dimension of time.

There are also the works from the early 90s, in a format (10 X 250 cm) one can view only diachronically. The gaze thus travels slowly along the metal-mounted paper, following the momentum and fleeting touch of a single line.

Other works use fragments of very old beech, ash or mahogany bark, cut into thin strips like exfoliations. Traces of ligneous vessels are legible: ornaments that vary in thickness according to age, and that differ according to species. Even less so than the forms, the colours owe nothing to artifice, which is to say to the arbitrary. Instead, they owe everything to the chemical effect of concentrations of light and to the ever-active role of duration.

Temporality constitutes the essential element of this paradoxical body of creative work. Painted duration. The representation of the unrepresentable fourth dimension: time.

A particular grammar underlies this work. All its forms submit to the inceptive. Everything is always "in the process of". In the process of disappearing, of changing, of developing, of lasting. Everything is alive, and not metaphorically speaking. That is why the extreme brevity of what is expressed eludes minimalism and the formalism and inflexibility suggested by the term.

This search is developed through series of works, always with the same economy and non-ostentatious radicalism. *Ostinato rigore*, "unrelenting rigor". This was also Leonardo's motto, and it could have been that of Cézanne or Malevitch as well.

Modest formats (50 x 50 cm). The thickness of the stretcher gives the canvases a neutral sculptural feeling. A matte white vinyl-acrylic mixture covers the surface and edges, with no trace of a brushstroke.

First, a square is painted in the centre of the canvas with de-pigmented oil. When the white layer passes over this prepared square, it creates a patina of unpredictable forms. Raw oil, a non-stabilized and highly light-sensitive material, appears between the forms, yellowing or paling depending on its exposure to light and the duration of this exposure. And this life of the oil paint makes the white forms that have managed to encrust themselves compelling. The relationship between the two materials gives one the unprecedented sense of feeling the very breath of the paint.

Something of the work's most secret intimacy seems to be revealed to us beyond the impersonal pallor of the matte white. This sense is further intensified in the most recent series entitled "Lettres des Anges". These are square formats as well, but on ultra-white, soft paper, similar to non-woven paper. The oil is distributed in light smudges, some clustered together, others spreading out. It seems to come, not from the surface of the paper, but from its very structure. It "bleeds" secretly. Lastingly. It lends a certain transparency to the opacity of the world. A precarious transparency that effaces itself as we move in front of the work. But which suddenly seizes us so deeply that we feel destabilized.

One wonders what the next event will be in this quest that pushes further with every series.